

COLOMBINE

—Ah! my dear, quel contre-temps! L'exclamation du baron Vix en levant sa panna. Jacqueline a pris froid. Comment? Je l'ignore ou plutôt si—je m'en doute—la terrasse est mortelle après le déjeuner. Mais allez donc parler raison à une petite fille. Enfin, elle est souffrante. Rien de grave, d'ailleurs; c'est une angine, l'herpétique, un simple bobo... mais la pauvre enfant se fait une bile. Dame, vous pensez, trois jours de lit, une semaine de chambre... et puis c'est la faillite de la comédie.

—Vous dites? —La faillite. Est-ce qu'on remplace une Colombine de cette envergure? Moi, je l'ai vue aux répétitions... Une verve, un entrain... Elle jouait de l'éventail comme une grande coquette. Au surplus, mon cher, elle est héroïque. Vous ne savez pas ce qu'elle m'a dit, il y a deux heures? "Ah! grand-papa, je me sacrifie. Remplacez-moi et jouez tout de même."

—Mais, voyons, mon cher Vix, tout peut s'arranger. Remettez à huit jours votre comédie. —Vous voulez rire. Jeudi, à trois heures, la bande se dialogue. Arlequin réclame sa banque et Sacramouche rentre à son ministère. Pour Pierrot, j'obtiens une lettre à son oncle... Mais non, c'est impossible. —Dumoulin, notre régisseur, préside un conseil d'administration vendredi matin.

—Alors? —All right! Oubliez. Moi, c'est l'auteur que je sacrifie... Bah! Je me résigne à cette déception... Tout de même—dites donc—elle était bien trouvée, ma petite affaire. J'y avais mis du cœur—hein?—de l'esprit—hein?—peut-être même quelque chose de plus. —Raison de plus, mon cher, pour vous débrouiller. Cherchez à deux l'autre Colombine. Tenez—j'y songe. —Mlle Grisart. —Elle nous trahira. Bonne pour le tennis, mais non pour la scène. Une catastrophe, vous dis-je... Horais Jacqueline, il n'y a pas une comédienne, encore moins une chanteuse dans cette troupe.

—Ping! Pong! C'est l'heure du courrier. Il fait bleu, doré, le soleil éclate dans un ciel soyeux et c'est une surprise, presque un enchantement, de trouver, après la rue chaude, l'ombre de la poste. Ping! Pong! Une main blanche et fine timbre les enveloppes—et s'efforce à car l'horloge à l'air de marcher plus vite. Contre la fenêtre, un mimosa tremble et frôle de ses grappes d'or le store de brocade. Et des rires s'ajoutent aux parfums. Le bureau gazouille comme un pensionnat. Yeux noirs, catognas, sourires, ux dents fraîches, c'est tout le printemps emprisonné là, dans l'étroite Bastille administrative.

—Mais la porte s'ouvre et les rires s'éteignent. Une main s'allonge sur le buvard rose, et l'on entend, comme venu de loin, le sec grignotement du télégraphe Morse. —Bonjour, mesdemoiselles. L'ainée, Antoinette, s'approche du guichet. C'est une fleur du terroir, mauresque et latine, plus timide qu'effrontée, espégle, pourtant, demi-grave, demi-riieuse, sous les bandeaux noirs bleus dont la soie voltige. —Le courrier? Monsieur. —Cela d'abord. Autre chose ensuite.

Antoinette rougit, choquée et surprise. Oh! ces Parisiens! Et voici qu'elle feuillette, les sourcils méchants, une liasse de mandats. —Mademoiselle, écoutez-moi donc. L'air est connu, mademoiselle... Il date de trente ans... Et ne faites pas cette lippe d'abnètae qu'on vient de pêcher. Antoinette écoute... C'est bien elle, n'est-ce pas, qui, l'an dernier, à pareille époque, joua Villa Tranquille à son patronage. On la connaît, on l'estime beaucoup. Une voix de cristal, si pure et si fraîche. Alors, voilà ce dont il s'agit...

La jeune fille rougit de nouveau, refuse d'abord, accepte ensuite, puis se ravise, pudique ou coquette—on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les enfants—et, finalement, promet son concours, tout en formulant de vagues réserves... —Eh bien, Vix, avais-je raison? Une trouville, hein, ma "prima dona." Elle s'amuse d'ailleurs follement, notre Colombine. Antoinette "amuse." Ce n'est pas précisément le mot qu'il faut dire. De fait, son plaisir est mélancolique. Pourquoi? Le sait-elle? Ce n'est pas bien sûr. Elle a fait des prodiges, la jolie fille, elle son rôle jour et nuit, sous la lune, sous la bougie—et dans la musique du téléphone. Mais tous ces Parisiens l'effarouchent un peu—et, par-dessus tout leurs compliments et ces hommages à Colombine, devenue étourdissante et irrésistible... Enfin, pour tout dire, dans cette troupe d'acteurs, il y a un Pierrot. Pierrot qui a son âge, vingt ans—est beau comme un dieu, se moule empressé, courtis, un brin palant, même... N'est-ce pas lui qui, chaque soir, la ramène chez elle, par une sente caillouteuse qu'embaument les oranges, et lui baise les doigts, —oh! très discrètement,—lorsqu'il l'abandonne devant son courtil, jaillonné de ruches.

représentation, c'est un vrai triomphe.

Ah! mon Pierrot, soyez vainqueur Et pardonnez à l'infidèle. Ah! mon Pierrot, soyez vainqueur Pierrot, je vous donne mon cœur. —Charmant... délicieux... proclame le baron, auteur du poème, qui renonce décidément à toute modestie. Avec lui, la salle croule, le public trépigne. Mais qu'arrive-t-il? Tandis que Pierrot lui baisait les doigts, Colombine, doucement, ferme ses yeux d'encre et tombe sur le plateau comme une fleur fauchée. Un jeu de scène, évidemment, et des plus adroits. Pourtant, l'étoile n'obéit pas au pressant rappel.

Ces histoires, quelquefois, ont une suite tragique... Ah! Dieu merci, tout se passa bien. Mais, sans doute, le lendemain, les jours qui suivirent, il y eut pour Colombine des heures difficiles. Mantes fois, dans la maisonnette et même à la poste, entre deux courriers, les jolis yeux noirs s'emplirent de grosses larmes. Mais l'été passa, puis l'hiver, et, quand le printemps poussa de bruyère blanche les collines des Maures, Antoinette, raisonnable et consolat, épousa sans réputation un négociant d'Ilyères... Et, naturellement, elle vint rendre visite à ses amies,—en voyage de noces.

C'était un beau jour. Les oiseaux soifiaient. Le couple s'assit sur le banc rustique accroché depuis cent ans au tronc d'un platane. Et, comme le garçon allumait sa pipe, Antoinette, lui passant un bras autour du cou, se mit à fredonner, sans penser à mal: Ah! mon Pierrot, soyez vainqueur

LE MEILLEUR REMEDE

Y a-t-il quelque chose de plus ennuieux qu'une souffrance passagère, mais toutefois assez douloureuse pour vous empêcher de vaquer à vos occupations ordinaires? C'est normal. Qui, il en est une: c'est celle de subir les recommandations de vos amis ou connaissances qui vous conseillent, presque tous, un remède différent.

—Prenez donc des dragées "Sterno," dira l'un, moi je m'en suis très bien trouvé. —C'est absolument bon à rien, dira l'autre; mon beau-frère s'en est servi et ça l'a rendu plus mal. Ses médecins lui ont défendu de continuer d'en prendre. Ce qui l'a guéri complètement, c'est la "colchicine." Essayez-en et vous m'en donnerez des nouvelles.

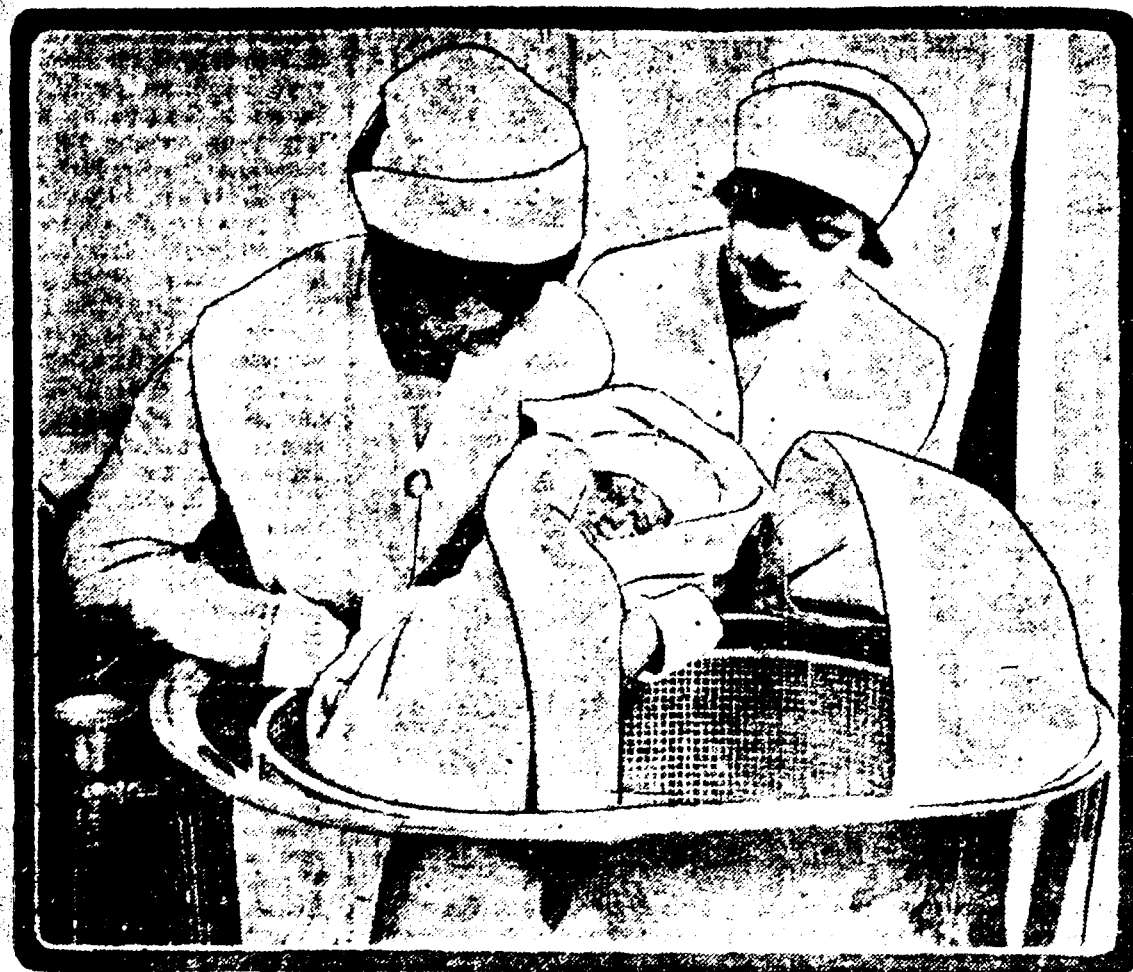
Autant d'amis et connaissances que vous rencontrerez, autant de remèdes différents ils vous suggéreront. Dans mon jeune âge il n'y avait pas tant de remèdes qu'aujourd'hui, par contre les maladies d'aujourd'hui étaient alors inconnues.

Avions-nous une douleur aiguë quelque part, vite la "mouche de moutarde" ou le cataplasme, et elle disparaissait comme par enchantement. Si ça marchait mal, on ébouillait de la graine de citrouille que l'on inculquait avec du "gin," et ça marchait!... ça marchait, c'était "effrayant!"

L'autre jour, un pied me faisait souffrir, à tel point que je dus rester à la maison une journée. La veille de mon départ du bureau, la fantaisie me prit d'inscrire sur mon calepin, les noms des différents remèdes que chacun me conseillait. Je comptai quarante prescriptions absolument toutes contraires les unes aux autres.

Je passai la journée du lendemain à examiner cette longue liste de médicaments, indécis sur le choix de celui que je devais employer. Lorsque, le jour suivant, je me décidai pour l'un d'eux, je m'aperçus que mon pied était guéri. Je n'éprouvais plus aucun malaise, et je me rendis à mon travail d'un pas alerte. A celui qui me demanda si "c'était le remède par lui préconisé qui m'avait rétabli," je répondis dans l'affirmative. Vous dit-il non l'aurait certainement avoir dit. Parmi ceux qui m'avaient recommandé un remède infallible, était le populaire Henri X, qui a un dada pour le baume bengué. "C'est le meilleur remède," ne cesse-t-il de répéter. De fait, il le cessa-t-il à tous, soit pour le mal d'oreilles, de jambes ou de chevoux. Henri X... est affligé de rhumatismes depuis de longues années. Il porte une béquille. Ce remède, un jour, à un ami dont le père souffrait de rhumatisme, le baume miraculeux. —Je m'en sers continuellement depuis dix ans, lui dit-il. Ce remède n'est pas battu. L'ami s'en procura et, le lendemain, après une semaine, Henri X... lui demanda si son père souffrait encore. —Non, répondit, l'ami, il ne souffre plus. —Ah! je le savais bien. Le baume bengué, voyez-vous, il n'y a que ça. —Mon père est mort! dit triplement Henri X... nous racontait l'autre matin, que la veille au soir il avait fait une chute sur le trottoir, et s'était cruellement blessé à la jambe gauche. Après s'être frictionné avec le fameux baume, toute douleur était à l'instant disparue, affirmait-il. Mais un pensier, qui lui habitait le même logis que lui, nous disait que le soir en question, après la fer-

UN INCUBATEUR POUR BEBES



Bébé Kerzweg, le bébé de ses mois et demi, qui depuis sept semaines est en crèche dans le crèche et par des bouteilles d'eau chaude, espère pouvoir montrer le résultat qui peut être obtenu sur un incubateur pour bébés installé dans un hôpital new-orléansais. L'incubateur montré ci-dessus, don de M. Sam Bonart, de la Nouvelle-Orléans, fait maintenant partie de l'équipement de l'infirmerie Journo.

UNION DES FORCES

On constate que les économistes et les sociologues, qui cherchent à résoudre dans l'ordre les multiples difficultés auxquelles notre société se bute, recommandent l'union de toutes les forces dont l'action combinée produit la prospérité générale et l'enrichissement particulier. C'est normal au point d'être presque une lapalissade. Il va de soi, en effet, que s'il y a entente, il n'y a ni disputes, ni conflits.

C'est pour cette raison que nous ne tenons pas pour particulièrement dangereux les soi-disant révolutionnaires qui collaborent ou brûlent du désir de collaborer à la direction de notre société qualifiée de bourgeoise. Une même trahison peut se rappeler des révolutionnaires fougueux qui, année par année, ont monté l'échelle des pouvoirs. A chaque échelon, ils se débarrassaient d'une de leurs théories, et arrivaient au haut de l'échelle, ils n'avaient plus rien du Saint-Just qu'ils se proclamaient être quand ils étaient par terre; par contre, ils ressemblaient singulièrement à tous les chefs de Gouvernement ou d'Etat qui les avaient précédés.

Cette transformation n'a rien de surprenant, même si l'on fait abstraction de l'ambition sur les promesses de laquelle le bannissement de politiciens se hissent, pour atteindre le premier échelon de l'échelle des honneurs et de l'autorité. Dès qu'ils se sont installés sur cet échelon, leur horizon s'élargit et un peu de responsabilité vient se poser sur leurs épaules. Au fur et à mesure de l'ascension, la vue s'étend et la responsabilité augmente, si bien qu'à un certain moment, ils se trouvent contraints de reconnaître que le programme de leur jeunesse était utopique et que l'ordre dans l'union est seul susceptible d'assurer le bonheur des peuples.

Nous craignons davantage les intellectuels dédaigneux de la politique, de sa pompe, de ses prébendes et aussi de ses responsabilités, qui, chaque jour, jettent dans la foule des ferments de révolution. Sans les philosophes du XVIIIe siècle, la production française ne se fût pas produite: ils ont donné la liberté à monde, mais ils supportent une part de responsabilité dans les crimes dont elle s'est rendue coupable.

Notre époque ne peut, certes, être comparée à celle qui précéda 1789 et, cependant, en lisant les écrits de notre Voltaire vers lesquels, nous nous demandons vers quelles destinées sa croisée nous conduit. Le dilettantisme engage certains intellectuels aisés à se grouper autour de ce maître original, caustique et illustre, comme le snobisme accueille certaines grandes dames à accueillir des Rapports dans leurs salons. Ça, c'est le rayon de la fantaisie; on n'y trouve pas d'explosifs; tout au plus des feux d'artifice.

Mais il est d'autres apôtres plus dangereux: les intellectuels qui embrassent la religion nouvelle par haine d'une société qui ne leur permet pas de vivre. Ceux-là sont les praticiens d'un enseignement théorique et leur influence est d'autant plus grande qu'ils sont convaincus: Si vis me flere...

Ces propagateurs de théories subversives trouvent en eux-mêmes des arguments pour combattre une organisation dont ils sont les victimes et ils acceptent comme le salut, toute espérance, si chimérique soit-elle, d'une amélioration à la faveur d'un

mettre des taverne, il avait vu Henri X... rentrer en se plaignant. Puis, quelques minutes plus tard, par sa porte de chambre entr'ouverte, il l'avait aperçu assis sur le lit, suant à grosses gouttes, en train de frotter à tour de bras, avec le baume bengué naturellement, sa béquille!

Dans un Jardin de Flandre

Je n'ai pas encore oublié le premier rucher que je vis, où j'appris à aimer les abeilles. C'était, voilà des années, dans un gros village de cette Flandre zélandaise, si nette et si gracieuse, qui, plus que la Zélande elle-même, miroir concave de la Hollande, a concentré le goût des couleurs vives, et caresse des yeux, comme de jolis et graves jouets, ses pinons, ses tours et ses chariots enluminés, ses armoires et ses corridors qui reluisent au fond des corridors, ses petits arbres alignés le long des quais et des canaux, dans l'attente, semblait-il, d'une cérémonie bienfaisante et naïve, ses barques et ses portes d'eau aux coupes ouvragées; ses porches et ses fenêtres pareilles à des fleurs, ses écluses irrégulières, ses ponts-levis minutieux et vermiculaires, ses maisonnettes vernissées et éclatantes d'or sortent des femmes en forme de sonnettes et parées d'or et d'argent pour aller traire les vaches en des prés entourés de barrières blanches, qu'étend le linge sur le tapis décapé en ovale et en losanges, et méticuleusement vert, de pelouses fleuries.

Une sorte de vieillard, assez semblable au vieillard de Virgile, "homme égalant les rois, homie approché, celui qui ne désire que ce qui suffit, voit sans inquiétude la mer troublée par les orages; il ne craint point que la grêle ravage ses vignes, ni que ses terres manquent de répondre à son espérance..."

Cependant, l'homme ne se nourrit pas d'études et d'abstractions. Il faut donc que ceux qui vivent pour gagner de l'argent ne rendent pas l'existence impossible à ceux qui travaillent pour gagner leur vie. N'est-ce pas un peu ce qui se passe aujourd'hui? Que les enfants de Mercure se disputent entre eux, c'est leur rôle, mais qu'ils ne conspirent pas contre ceux qui ont choisi d'autres dieux.

Malheureusement, la crise actuelle a dévoyé la raison. Une seule préoccupation existe: retrouver l'équilibre économique. Cette obsession est aussi compréhensible que légitime, mais il ne faut pas qu'elle aboutisse à un despotisme matérialiste. L'équilibre économique ne s'abstient pas seulement par une répartition plus ou moins équitable des richesses entre les différents pays, il exigera aussi une distribution loyale des moyens d'existence en même temps que le respect de la hiérarchie naturelle.

Négliger les besoins intellectuels de la société, constitue une faute, car si l'intelligence ne trouve pas au moins une médiocre aisance, elle est condamnée à mourir et la société sera livrée sans défenses à l'égoïsme, à l'intérêt, à l'insatiable désir de jouissances.

Nous pensons qu'une des erreurs dans lesquelles verse notre époque, c'est de se désintéresser de ceux qui ne réclament pas et qui sont submergés par la vague de lucre. Ce mal a été dénoncé déjà mais nul n'y prête attention. Il est vrai que ses ravages ne tombent pas sous les yeux de la foule et alors... —Dorval.

RESTAURATION DE LA FRANCE Paris.—Un grand progrès a été fait dans la restauration des mines de charbon, particulièrement dans les districts de Lens et de Vimy. L'état a payé les frais nécessités par l'enlèvement des débris et les compagnies ont pu utiliser leurs ressources pour reconstruire des bâtiments. Quatre mille cottages ont été réparés et près de dix mille maisons ont été reconstruites pour remplacer celles qui furent détruites pendant la guerre. Dans le district de Lens, près de 20,000 personnes vivent encore dans des huttes.

OU TROUVER L'ARGENT?

La réponse de l'Amérique à l'appel de lord Balfour ne s'est point fait attendre. Elle est telle que nous l'avions prévue: elle est négative. La trésorerie américaine se borne à déclarer qu'elle ne modifiera pas sa politique à l'égard des dettes interalliées. Que reste-t-il dans ces conditions de la note britannique? Ceci: l'Angleterre n'étant pas exonérée de sa dette vis-à-vis des Etats-Unis, ne peut faire remise de sa créance sur la France. Il est vrai, sans doute, que le gouvernement britannique est disposé à restreindre dans une appréciable proportion les annuités qu'il nous réclame. Néanmoins, si réduites soient-elles, il faudra bien trouver les ressources qui nous permettent de les verser. Nous ne pouvons, dès lors, nous adresser qu'à notre propre débitrice; or, dans les déclarations qu'ils ont faites hier, à la Chambre des Communes, sir Robert Home, chancelier de l'Echiquier, et, après lui, M. Lloyd George, ont exposé qu'il ne fallait pas "traiter trop durement l'Allemagne," car ce n'était pas en la réduisant au désespoir qu'on ferait sortir de ses caisses l'argent qu'elle ne possède pas pour l'instant. L'intérêt de ses créanciers leur conseillait donc de lui accorder du crédit, plutôt que de diminuer sa dette, ses capacités de paiement étant encore impossibles à fixer pour l'instant. En d'autres termes, le gouvernement britannique plaide en faveur du moratorium, tout en reconnaissant à la France ses droits imprescriptibles et en constatant l'anomalie de sa situation. Il ne suffit pas toutefois de la constater, il s'agit d'indiquer un moyen efficace et pratique d'y remédier.

La thèse britannique est peut-être juste; il est possible que notre intérêt soit de laisser à l'Allemagne le temps de reconstituer ses finances, bien que sa mauvaise volonté à remplir ses engagements soit indéfinie et permanente. Mais laissons cela pour l'instant. Il demeure ce fait: nous alliés nous réclamons leur dû; l'Allemagne se déclare incapable jusqu'à nouvel ordre de nous payer; nos propres caisses sont vides, nos charges sont écrasantes; où trouver l'argent? Il ne reste plus d'espoir que dans le projet que M. Poincaré compte, à Londres, soumettre aux représentants des alliés. On en ignore jusqu'ici la teneur. On a dit qu'il consistait à supprimer la part de la dette allemande représentée par les bons C, dans la mesure où les créances interalliées seraient annulées et où l'Allemagne, de son côté, effectuerait régulièrement les paiements pour la tranche maintenue de sa dette. Ce serait, en effet, une réduction de la dette allemande qui aurait l'avantage de ne pas léser nos intérêts, puisque le montant des versements auxquels nous nous rions de nous opposer serait compensé par celui que nous n'aurions plus à effectuer entre les mains de nos créanciers alliés. Mais ceux-ci accepteraient-ils cette suggestion?

M. Lloyd George semble, dans son discours, la repousser d'avance, puisqu'il dit que s'il y a des sacrifices à faire, l'Angleterre ne saurait y consentir pour sa part qu'à la condition que ses sacrifices soient également supportés par tous. Or, les Etats-Unis n'y sont évidemment pas disposés jusqu'à présent. On se débat donc dans un cercle vicieux.

D'autres combinaisons ont été également envisagées. On a songé, notamment, au système qui consisterait à augmenter d'un tiers le capital des entreprises industrielles allemandes et à remettre ces nouveaux titres à la commission des réparations, qui serait autorisée à les négocier sur le marché. L'opération est peut-être séduisante et facile, à condition que le mark soit au préalable stabilisé.

Seulement, nous touchons là au fond même du problème. La stabilisation du mark implique: soit un emprunt international auquel les banquiers américains se refusent à apporter leur indispensable concours si la dette allemande n'est pas réduite —et elle ne saurait l'être tant que le gouvernement de Washington ne s'y prête pas—soit un contrôle rigoureux des dépenses et des recettes du Reich. Or, l'exercice effectif de ce contrôle se heurte à des difficultés presque insurmontables dans un pays résolu à s'y opposer énergiquement ou sournoisement.

Toutes ces objections tomberont peut-être ou n'auront plus de raison lorsqu'on connaîtra les propositions du gouvernement français. Si elles échouent, ne restera-t-il pas, faute de mieux, la transaction suivante: Pas d'annulations de dettes, mais octroi d'un moratorium à la France comme à l'Allemagne et prolongations des annuités qui nous ont été fixées pour rembourser nos propres dettes. Cette solution aurait l'avantage de permettre à l'initiative individuelle, sinon de se substituer peu à peu à ce que l'on a appelé spirituellement l'impissance collective, du moins de l'aider à sortir de l'ornière dans laquelle l'Europe est enlétée. —L. G.

Stockholm.—Une déclaration officielle basée sur ce que l'on croit être les chiffres complets du référendum en Suède, annonce une majorité de 44,545 voix contre la prohibition. Ces chiffres sont: Contre la prohibition 942,129, pour la prohibition 497,584, majorité contre la prohibition 44,545.

MAURICE MAETRELINCK

LES CITADINS A LA CAMPAGNE

Sont-ils bons, ces gens de la campagne? Ils nourrissent les volailles au lieu de les manger, comme nous, à Paris.

L'ACCENT

J'ai bien bien m'écouter je ne peux pas l'entendre. En ai-je un peu? Beaucoup? Presque pas? A revendre! Je finis par le croire, on me l'a déjà dit. Mais toujours dans le Nord, jamais dans le Midi!

Ai-je l'accent? Beaucoup, je ne m'en défends pas, Nous n'avons plus que ça des choses de là-bas. De l'accent. De l'accent! Mais après tout en ai-je? Pourquoi cette faveur? Pourquoi ce privilège? Et si je vous disais à mon tour, gens du Nord? Que c'est vous qui pour nous semblez l'avoir très fort; Que nous disons de vous, du Rhône à la Gironde: "Ces gens-là n'ont pas le parler de tout le monde!" Et que tout dépendant de la façon de voir, Ne pas avoir d'accent pour nous c'est en avoir.

Eh bien, non! Je blasphème! Et je suis las de feindre! Ceux qui n'ont pas d'accent, je ne puis que les plaindre! "Emporter de chez soi les accents familiers, "C'est emporter un peu sa terre à ses souliers! "Emporter son accent d'Auvergne ou de Bretagne, "C'est emporter un peu sa lande ou sa montagne!" Lorsque loin du pays? Le cœur gros, on s'enfuit, L'accent? Mais c'est un peu le pays qui vous suit, C'est un peu, cet accent, invisible bagage, Le parler de chez soi qu'on emporte en voyage! C'est, pour les malheureux à l'exil obligés, Le patois qui déteint sur les mots étrangers! Avoir l'accent, enfin, c'est chaque fois qu'on cause, Parler de son pays en parlant d'autre chose...

Non, je ne rougis pas de mon fidèle accent! Je vous qu'il soit sonore et clair, retentissant! Et m'en aller tout droit, l'humeur toujours pareille Emportant mon accent fièrement sur l'oreille! Mon accent! Il faudrait l'écouter à genoux! Il nous fait emporter la Provence avec nous, Et fait chanter sa voix dans tous mes bavardages Comme chante la mer au fond des coquillages! Ecoutez! En parlant je plante le décor Du torride Midi dans les brumes du Nord!

Mon accent porte en soi d'adorables mélanges D'effluves d'orangers et de parfums d'oranges; Il évoque à la fois les feuillages bleus-gris De nos chers oliviers aux vieux troncs rabougris. Et le petit village où les treilles splendides Eclaboussent de pipu les blancscheurs des Bastides! Cet accent-là, mistral cigale et tambourin, A toutes mes chansons donne un même refrain, Et quand vous l'entendez chanter dans ma parole Tous les mots que je dis dansent la farandole! —Miguel Zamacois.

UN PAYS EXTRAORDINAIRE Edmonton, Alberta.—M. Frank Perry, ingénieur de mines, de Vancouver, qui a passé dix-sept ans à faire seul des explorations près de la frontière du Yukon, prétend avoir découvert une vallée presque tropicale où il y a des rivières d'eau bouillante et une végétation merveilleuse. Cette vallée serait peuplée d'innombrables animaux, moutons, chèvres, porcs, chiens, ours, et coetera. M. Perry a vu des plantes extraordinaires. Dans la vallée en question dont l'ingénieur n'a pas voulu dire la situation, il y aurait des bouleaux d'une hauteur de 700 pieds et les buissons de rosiers sauvages ressemblant à des arbres. Il y aurait aussi des mines d'or, d'argent, de cuivre et de charbon.

Les sauvages connaissent cette vallée, mais ils n'y vont pas par superstition. La vallée en question a une longueur de 200 milles et une largeur de 40 milles. M. Perry dira plus tard où se trouve exactement ce merveilleux pays.

L'AMÉRIQUE N'A PAS FINI SA TACHE, DIT CLEMENCEAU New-York.—Cyrus H. Curtis, grand publiciste de Philadelphie est de retour aux Etats-Unis après un voyage de sept semaines en Europe. Il eut une entrevue avec Clemenceau, qui lui déclara que les Etats-Unis n'avaient pas fini leur tâche, et que tous ceux qui gouvernent en France pendant la guerre, sentaient que l'Amérique n'avait rien fait pour que la France n'ait plus à redouter une agression allemande.